

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de Mgr André Duplex

Le 22 juin 2002

Discours de bienvenue de Madame Lucienne Couet-Lannes, de l'Académie de Béarn

Monsieur le président, mesdames, messieurs, monseigneur,

Il y a près d'un an, notre président recevait, ici même, le cardinal Eyt, en qualité de membre titulaire de notre Académie.

Cette réception particulièrement émouvante reste, dans notre souvenir, comme une des plus pathétiques !

Appelé à cette honorable succession, il m'appartient, aujourd'hui, de vous dire combien votre venue parmi nous répond aux aspirations et à la volonté des académiciens, en vous offrant le fauteuil du défunt cardinal...

Et... je vous demande de pardonner l'émotion qui m'étreint, me sentant si peu méritante à occuper cette place privilégiée.

Vous êtes né à Pau, dans la rue du 14-Juillet, aux pieds du château d'Henri IV ; entre cette prestigieuse demeure et la chapelle de Notre-Dame-du-bout-du-Pont. Peut-on être plus béarnais ?

Plus que béarnais, vous êtes palois. Le dicton *«yent de Paû - Veut coum caû»* (gens de Pau - gens comme il faut) nous le confirme, car comme il faut vous l'êtes !... Et puis, il y a Notre-Dame-du-bout-du-

Pont, je sais que vous préférez « *Nouste-Daïne deu Cap deu Pount* »... Ne m'avez-vous pas dit qu'elle est un peu votre étoile ?

Cette Vierge légendaire, abritée dans une niche de la très belle abside d'une église néogothique reconstruite pierre par pierre en aval du gave de Pau, peu de temps avant votre naissance, reçoit, très tôt et très assidûment, vos visites. Elle vous tient tellement à cœur qu'aujourd'hui encore, vous en parlez, dans votre livre intitulé *À cœur ouvert*.

N'est-ce pas auprès d'elle qu'est née votre vocation ? (pardon de trahir ce secret). Ainsi, le château-le pont-la maison familiale-la chapelle (dans un périmètre restreint) est votre univers.

Un univers enveloppé de contes et de légendes et, il n'en manque pas... Le chanoine Hourcade qui œuvra à la restitution de cette dévotion rappelait, en titre d'un numéro de sa revue *Notre-Dame-du-bout-du-Pont quelques vers médiévaux* de Gautier de Coincy qui disait :

« Sur la mer qui nous sépare de
Dieu
le pont est périlleux
Et il y a tant de loups-garous
que le pont ne peut passer nulle
âme
si ne l'aide Notre-Dame. »

Elle (Notre-Dame) était à vos côtés, encore et toujours, quand vous le franchissiez (ce pont) pour aller étudier au collège de l'Immaculée Conception ou vous fîtes vos études secondaires. C'est, encore, en l'église de Notre-Dame-du-bout-du-Pont, que vous êtes ordonné prêtre, en 1968, après avoir fréquenté les séminaires de Dax et de Bayonne.

Puis, orienté par vos supérieurs, vous rentrez à l'Institut catholique de Toulouse, où vous bénéficiez, entre autres, de l'enseignement théologique de M^{gr} Eyt, alors en charge de cette formation. C'est de cette époque que datent nos premières rencontres. Un de mes fils, élève en philosophie, dans ce même institut, me parlait de vos talents de musicien. C'était en 1970 ! L'abside de l'église de Lacommande venait de s'effondrer ! Je cherchais, au nom de l'association des Amis des églises anciennes du béarn, de l'argent pour aider à la restauration de cette belle œuvre romane. A cet effet nous organisons des concerts... Vous nous avez gracieusement offert votre concours en jouant sur un orgue d'appoint qui résonna plutôt bien que mal, grâce à votre ingénieuse interprétation.

Après vos études à l'Institut catholique, vous partez à l'université grégorienne à Rome pour y préparer un doctorat en théologie.

Rentré en France, vous serez successivement : en paroisse à Bayonne - enseignant au grand séminaire - enfin de retour à l'Institut catholique de Toulouse, vous y exercerez successivement le

professorat de théologie de 1981 à 1987, puis, jusqu'en 1993, vous serez doyen de la faculté de théologie et deviendrez recteur de ce même institut jusqu'en 2000. Vous quittez alors la « ville rose » pour « monter » à Paris, où vous exercez les lourdes fonctions de directeur du service national du catéchuménat, vous êtes aussi expert à la commission épiscopale pour l'unité des chrétiens.

Ce parcours qui vous mène au plus haut degré des études religieuses : textes-dômes-traditions, ne vous empêche pas de vous adonner à vos dons artistiques, car vous êtes un organiste émérite. Vous cultivez ce don musical depuis votre enfance. Élève des demoiselles de Navarre, puis de Mme Manescau, vous bénéficiez ensuite des leçons de Jean Laporte et de l'abbé Daban, avant de recevoir l'enseignement de Francis Chapelet et, à Bayonne, de celui de Jean Boyer et Xavier Darasse.

Je me souviens vous avoir entendu à Toulouse, exceptionnellement aux orgues de la Daurade, cependant que vous jouiez habituellement sur ceux de la Dalbade. Vous y avez d'ailleurs donné un concert en 1970 avec le violoncelliste Michel Navarra.

Vous avez si bien fait vos classes que, pendant votre séjour à Rome, vous avez été l'organiste de Saint-Louis-des-Français, là où Gounod s'était si brillamment manifesté, lui qui fut prix de Rome en 1839.

Ce ne sont pas là tous vos dons !... Vous êtes poète, vous avez, même écrit quelques cantiques et créé un ensemble vocal qui se porte toujours bien, et perpétue votre souvenir à l'Institut catholique à Toulouse. Vous êtes, dans cette ville, mainteneur de l'Académie des Jeux floraux et, si votre emploi du temps vous le permettait, je sais que vous seriez heureux de vous faire entendre à Saint-François Xavier, votre paroisse parisienne.

Parlons maintenant de vos œuvres... Que dire de dix-sept ouvrages, de plus de cinq cents chroniques et éditoriaux pour *Le Courrier français* et *L'Éclair des Pyrénées*? Et aussi pour *La Croix du Midi*. D'autres chroniques encore sur *Sud-Radio* pendant dix ans. Que dire de la force qui en émane ? « *Ni In tour de pierre, ni les murailles de bronze travaillé, ni le cachot privé d'air, ni les liens de fer massif, ne peuvent enchaîner la force de l'âme.* » Cette citation de Shakespeare vient ici à-propos ! C'est à la lumière de cette « force de l'âme » que j'ose aborder ce dernier chapitre sur votre œuvre.

Je me sens si peu qualifiée pour faire l'éloge du travail d'un théologien de votre envergure ! Membre de surcroît de la Société Toulousaine de philosophie.

Aussi vous me pardonnerez d'utiliser le langage du cœur, puisqu'il est le seul qui soit à la base des recherches sur la « doctrine des choses divines ».

Tous vos écrits en sont imprégnés. Ils abordent, dans des thèmes hautement théologiques, la joie, l'amour, l'espoir.

Avec Pierre Teilhard de Chardin, vous livrez à notre méditation dans un intitulé « la force de l'amour » quelques pensées du célèbre Jésuite, pour qui, vous le citez : « L'amour est la plus universelle, la plus formidable et la plus mystérieuse des énergies cosmiques » [...] « socialement, on feint de l'ignorer, dans la science, dans les affaires, dans les assemblées, alors que subrepticement il est partout ».

Vous en déduisez qu'« il permet en même temps d'intégrer le progrès et la rupture, la vie et la mort »... et... reprenant Teilhard de Chardin, qu'il « a été toujours soigneusement écarté des constructions réalistes et positivistes du monde... Il faudra bien qu'on se décide, un jour, à reconnaître en lui l'énergie fondamentale de la vie ».

Vous mettez en exergue ces paroles capitales, nous exposant qu'elles ne font l'objet de nos pensées qu'épisodiquement et nous privent de tant de bienfaits non distribués ! L'autre, notre semblable, ne perçoit pas notre amour parce que, par fausse pudeur, nous ne lui disons pas que nous l'aimons.

Nous nous privons d'un « élan (je vous cite) où se mêlent les nuances de la passion et de l'action ». Ce sentiment dont la dénomination est tellement galvaudée, car des « vives turbulences que connaît notre temps », il ne nous reste que des relents d'accommodement quand nous ne cherchons pas à les justifier.

Cette « force de l'amour », c'est bien là ce qui nous manque.

Deux ans avant d'écrire le recueil : *Prier quinze jours avec Pierre Teilhard de Chardin*, vous aviez parlé, dans un autre ouvrage, de la « force du pardon ».

Sans cesse vous revenez sur cette vertu, que ce soit pour l'amour, que ce soit pour le pardon. Force-énergie-puissance-intensité, vous insistez tant il est vrai que pour aimer, pour pardonner, il faut investir tout son être afin d'accorder à l'autre le bénéfice des dons, des hommages, des libéralités, voire même des offrandes que, selon nos dispositions, nous serions heureux de lui offrir. Que d'abnégation ! Et pourtant n'est-ce pas en elle que nous puisons cette « force » ?

Mais, qui peut encore se prévaloir de posséder cette vertu cardinale capable de déclencher les actions les plus charismatiques !

Vous dites très bien qu'« il faut choisir entre la loi du talion et la folie du pardon », vous ajoutez : « l'un satisfait notre conscience, l'autre est créatrice ».

Alors va pour la création, pour la folie du pardon, soyons fous d'amour ; tant pis si cela fait sourire.

Ainsi, parlant de la force, vous déduisez que pour aimer (avec un A majuscule) il faut être doté de cette vertu.

La force d'aimer devient alors sans effort la force du pardon. Quel acte plus ardent que ce pardon (vous le dites) « accordé en certaines circonstances, qui est déjà précédé d'un acte d'amour ».

Nous avons entendu nombre de réflexions suscitées par l'attitude du pape vis-à-vis des Juifs. Ce pardon demandé, au nom de tous les chrétiens, était d'importance. Quel acte d'amour ! Non moins puissant le pardon qu'il accorda à son assassin... mais celui-ci n'engageait que lui, l'autre entraînait tout un peuple de chrétiens.

À l'heure où l'on exprime sans relâche la vengeance quand la haine est prononcée sans honte, plutôt banalement, votre langage d'amour dans ce livre *La force du pardon* devrait se lire, se dire, se crier, jusqu'à l'idée fixe, oh ! pas celle que désigne la psychologie comme étant obsessionnelle, mais plutôt une idée forte qui revêt 1111 double aspect : psychologique et actif. Ainsi l'amour est indispensable au bienfait du pardon. Vous nous rappelez l'épître de saint Paul aux Corinthiens (13-7) :

« L'amour excuse tout il
croit tout il espère tout il
endure tout. »

Lue fréquemment pendant la messe qui précède le mariage, elle aborde le sens profond de celui-ci et, bien au-delà, le sens ardent de nos vies.

Cet amour ne fait qu'un avec le pardon, il se confond avec lui, car (je vous cite) « il n'est réel que s'il est sans réserve, le pardon n'a de nom que s'il ne compte pas, s'il ne mesure pas, s'il ne calcule pas ».

Dans un autre ouvrage rédigé pendant la période de votre rectorat à l'Institut catholique, vous vous adressez aux jeunes, vous répondez à un questionnement toujours actuel : sur l'église, la foi, la vie dans la société d'aujourd'hui et, bien sûr, l'espérance et l'amour. Avec beaucoup de compréhension, de fermeté, vous relativisez les périodes de crises religieuses ou morales, les plaçant dans leurs contextes, parlant « d'épreuves », refusant toute négativité, préconisant les remises en questions...

Toutes ces pages sont empreintes d'amour, de pardon et, quand vous parlez d'accepter certains bouleversements de nos points de repères habituels, de nos « sécurités », c'est à nous que vous vous adressez.

Je note encore ce que vous dites, avec réalisme, de l'au-delà et du « paradis ». Jean Delumeau l'a fait récemment, sans crainte, lui aussi, de bouleverser nos idées reçues, il faut bien l'avouer, par la tradition et, ancrées dans notre imaginaire par la quantité d'œuvres d'art devant lesquelles nous nous recueillons. Pour vous, « il » est indescriptible, vous citez seulement la phrase extraite du I livre de Job : « *Quand mes yeux le regarderont il ne détournera pas son regard.* » « *Il nous reste à souhaiter que nos yeux se ferment sur ce regard et que ce texte, lu pendant la cérémonie des funérailles, scelle cette rencontre amoureuse entre Dieu et nous.* »

Vous parlez aussi des femmes. Si vous acceptez et comprenez qu'elles ne puissent recevoir l'ordination sacerdotale, vous insistez sur

l'essentialité de leur place dans l'Eglise, et considérez même qu'elles puissent y remplir des tâches de gouvernement.

Au cours de nos dernières conversations, vous avez, encore et toujours, insisté sur l'amour. J'ai été frappée par votre réponse aux jeunes (retranscrite dans un de vos ouvrages) sur le terme « Agape, d'un mot grec « *agapo* » qui signifie accueillir avec affection (avec amour). Ces termes, dites-vous, s'opposeraient à « *eros* » qui signifie amour passion. Difficile de faire admettre, aujourd'hui, une telle opposition !

On comprend mieux quand vous abordez, un peu plus loin, la fidélité et la morale. Vous citez en référence vos souvenirs personnels.

Vous ne craignez pas de dire que votre famille était un exemple de fidélité « *en dépit de leurs différences voire même de tensions* ». Mais la morale était alors, non seulement une vertu, mais aussi un état, dont vous dites si bien qu'« *elle est à la vie quotidienne ce que la lumière est à la croissance de la terre* ».

Vous abordez encore tous les problèmes culturels et sociaux actuels, avec sagesse et compréhension, évoquant aussi les questions morales parmi lesquelles le divorce et la vie affective des prêtres.

Enfin, je terminerai sur ce qui m'a le plus marqué dans votre parcours littéraire, votre amour pour l'art, non seulement la musique, mais aussi la poésie.

Vous avez évoqué la phrase célèbre de Dostoïevsky : « *La beauté sauvera le monde* », reprise en titre d'un beau livre écrit par le père Bernard Bro et vous avez écrit des poèmes : un recueil *Éclats du temps*, mais aussi des textes remarquables pour accompagner, dans un ouvrage intitulé *Golgotha*, les très belles photos de Jean Dieuzaide. Si son objectif a fixé d'admirables détails du *Dévoit Christ de Perpignan*, œuvre médiévale d'art rhénan aux environs de 1300, vous avez exprimé, en accord avec ces images, dans des termes poétiques d'une infinie profondeur, ce reflet de tous vos ouvrages : l'amour, la confiance et la résistance spirituelle. Dans *Golgotha*, vous dites, face à la représentation en gros plan des pieds décharnés de ce Christ qui vient d'être cloué sur la croix :

« L'heure est accomplie
 et la flèche acérée se dresse comme
 un mât et la pointe affûtée traverse
 l'épaisseur des traditions figées
 Meurt la régression
 où fuse la promesse
 on n'accroche pas Dieu au gibet de
 la haine mais tout peut laisser
 croire alors
 que l'amour devient étreinte
 à l'extrême. »

C'est pour votre belle œuvre (grande prière d'amour universel) que, au nom de tous les académiciens, je vous remets la médaille de membre titulaire de l'Académie de Béarn.

Discours de remerciements de Mgr André Dupleix, nouvel académicien

Monsieur le président, madame, mesdames, messieurs,

À l'instant où j'ai l'honneur d'être reçu par vous au sein de cette Académie de Béarn, je ne puis cacher un sentiment d'émotion auquel sont étroitement liées la conscience et la conviction d'une responsabilité partagée.

Mais vous comprendrez qu'avant d'exprimer cela, j'évoque - fut-ce brièvement - la figure de mon prédécesseur en ce lieu, le cardinal Pierre Eyt, auquel m'attachaient non seulement des racines communes mais des liens ecclésiaux et fraternels.

Le discours qu'il prononça ici même permit de mesurer les multiples facettes d'un homme à l'intelligence vive, à la culture éclectique et toujours en éveil, mais aussi aux qualités de cœur et aux fidélités solides, fidélité à sa terre d'origine, à ses amis et à l'Église. Attachant mais réservé, parfois paradoxal et inattendu dans ses réactions, il était, dans une institution dont il savait défendre le rôle, soucieux de vérité et de sincérité quoiqu'il en coûte. Libre de pensée et d'expression vis-à-vis de quiconque, parfois sans complaisance face à tout ce qui lui paraissait réduire ou déformer le message fondamental du christianisme dans tous les domaines spirituels, culturels ou politiques de notre société. Ce classique était, au fond de lui-même, un aventurier de l'esprit, difficile à enfermer dans des catégories dualistes de plus en plus inadéquates face à la complexité des situations et des systèmes.

Notre secrète complicité béarnaise nous empêcha toujours de transformer des oppositions en conflits que nous n'aimions ni l'un ni l'autre, donnant parfois l'impression de les éviter avec l'habileté du montagnard qui sait contourner les façades abruptes, sans hésiter, parfois lorsqu'on s'y attend le moins, à les braver et à les escalader,

pour atteindre généralement seul le sommet et par des voies inexplorées. C'est à cet homme de foi profonde et de conviction que je tenais à rendre hommage.

Mais il est temps maintenant de me confier quelque peu à vous en commençant par un aveu : au moment où j'écrivais ces lignes et en voyant déjà défiler tant de visages dont chacun est tout un monde, chaque vie ayant sa densité, chaque regard ouvrant une porte sur d'innombrables et parfois secrètes ou méconnues richesses intérieures, je me demandais quel pourrait être mon fil rouge ? C'est alors que, peu à peu, j'ai pensé, et votre Académie, mesdames et messieurs, en est un lieu témoin, que nous étions tous, solidairement, en recherche de sens. Tous à différents niveaux de choix et de visions, acteurs du développement de notre société. Tous nécessaires les uns aux autres car il n'est personne, aucun groupe, aucune institution aussi éminente soit-elle, qui possède à elle seule les clés du savoir ou l'interprétation de l'avenir.

Cette solidarité que l'appartenance à une terre et à une culture permet d'expérimenter, je l'ai vécue ici dès mon enfance et n'ai cessé de la vivre en d'autres lieux qui, pour aussi éloignés qu'ils furent, n'ont mis que plus en valeur l'attachement au sol matriciel et aux premières germinations du cœur et de l'intelligence. Aurais-je voulu oublier mon Béarn et ma ville, que je ne l'aurais pu. Telle l'hirondelle du Beth ceü de Paü, plusieurs signes étaient mystérieusement placés sur ma route. Je relaterai à cet égard, sous forme anecdotique, trois faits qui ont pris valeur de symbole. Dès mon arrivée à Rome, lors de l'une de mes premières visites à la basilique du Latran, j'y découvris non sans fierté la statue d'Henry IV. Et lorsque je fus nommé à Toulouse et entrai, sans tarder, dans la cour intérieure du Capitole, levant les yeux, j'y découvris, avec une fierté accrue, le buste d'Henry IV. Et lorsque, depuis peu à Paris, il m'arriva de passer, dans l'Ile de la cité, près de la statue équestre d'Henry IV, je ne pus que constater combien cette fierté était désormais justifiée.

Mais le bon roi n'est pas tout et il permettra sans doute que j'évoque aussi le rôle qu'a joué - et je vous remercie madame de l'avoir noté - « Nouste Dame dou cap dou pount », cette Vierge du bout du Pont, dont je compris très vite qu'elle était bien le signe de tous les franchissements, de tous les passages, des multiples traversées de notre existence. Cette statue de passerelle entre les lois de l'antique cité et la liberté des grands espaces. Notre Dame des sources, nous rappelant que celles-ci peuvent, aux moments les plus inattendus, devenir de tumultueux torrents.

Cet attachement aux fondations, je l'ai appris de mes maîtres, dont quelques noms émergent parmi tant d'autres, comme Henri Péninou, directeur de l'école primaire Léon Say - dont je salue la mémoire- et qui m'apprit les valeurs civiques et déjà citoyennes dans

un parfait respect de nos choix et de nos destinées. Plus tard, en fin d'études secondaires, le chanoine Pierre Bernard, philosophe, musicien et grand voyageur, qui nous donna le goût de la réflexion, d'une pensée ouverte et de leur rapport à l'esthétique, dans la liberté et la créativité de l'esprit. Pendant tout ce temps se développait dans la librairie que tenait ma mère rue du 14-Juillet, un premier goût pour les livres et l'écriture qui ne fut par la suite jamais interrompu. C'est pendant cette même période que la musique m'est devenue indispensable et indissociable des études et de la décision qui mûrissait encore de devenir prêtre au sein de cette Église dont je percevais les mouvements internes, précurseurs du Concile. Mais était-il possible de relier entre eux tous ces appels encore antinomiques qu'étaient la passion artistique, l'intérêt accru pour tant de champs du savoir et la volonté spirituelle de s'engager à vie ? Là encore je fus encouragé par l'exemple de quelques témoins de cette possible unité intérieure, d'une joie et d'un amour structurant toute l'existence, et cela me détermina à ne rien sacrifier et à tout poursuivre. Quelques-uns sont ici ce soir, et je les en remercie. Un événement fut alors décisif et c'est aux Pyrénées que je le dois. Lors d'une balade en montagne en 1961, m'étant aventuré sur un chemin qui faisait face à une barre rocheuse surplombée au loin par le pic du Midi d'Ossau, j'ai compris que tout ce qui monte converge et que l'humanité se faisait par seuils successifs de croissance où toutes nos énergies, même apparemment les plus opposées, contribuaient ensemble à construire l'avenir et à en dévoiler les sommets les plus lumineux. Pourvu que tout cela soit rassemblé en un seul acte d'amour. Ce chemin que je garde secret, j'ai essayé de le retrouver vingt-cinq ans plus tard, en 1986. Et je l'ai trouvé. Il y avait ce jour-là un vent très fort. Un immense éboulis de pierres avait bloqué le passage, mais je l'ai franchi et c'est là que s'imposa à moi le titre du premier livre écrit : *Comme insiste l'Amour*. Pour les habitants des vallées pyrénéennes, rien n'est plus fort que la double expérience de la liberté du vent et de la solidité du roc. Cela forge, jusque dans les plus dures mutations, une résistance à l'épreuve et une stabilité intérieure, avec ce brin de réalisme et d'humour lucide, sur les personnes ou les événements. Aujourd'hui, au milieu de vous et en vous remerciant de la possibilité qui m'est offerte de participer à votre Académie, je voudrais redire le sens que prend notre mission commune, au début de ce nouveau millénaire et en ces années marquées par tant de changements, de nouveaux types de recherche et de remises en question. Une mission qui est indissociablement culturelle et artistique, morale et spirituelle. Mais cette mission, cette vocation de chacun, là où il est, tel qu'il est, dans la grande aventure humaine, a besoin d'un port d'attache. Qu'il soit celui de nos origines où qu'il soit déterminé à un moment donné de notre vie. Un feu et un lieu où nous pouvons faire halte, nous ressourcer,

toucher terre, cette terre fut-elle une île lorsque notre vie est une perpétuelle migration.

Le paradoxe que nous ne pouvons résoudre et qu'il ne faut sûrement pas résoudre réside en cela que, plus nous serons fidèles à notre terre et à nos origines, plus nous serons ouverts à l'universel, sans craindre d'y perdre notre identité. La véritable solidarité à quelque niveau que ce soit, fut-il - dans la conjoncture actuelle - européen ou mondial, n'est possible que si chacun, chaque culture, chaque peuple, chaque personne, peut apporter ce qui lui est propre et faire entendre sa différence. La vérité est symphonique et le progrès ne se réalise que par émulations et confrontations.

Je parlais à l'instant de mission ou de responsabilité commune. Parmi d'autres aspects possibles, j'en retiendrai deux qui sont d'une certaine manière indissociables et me semblent particulièrement relever de l'horizon de notre Académie : la responsabilité culturelle et la responsabilité artistique. Je ne pourrai cependant omettre de les relier en évoquant, dans sa perspective la plus large, notre responsabilité spirituelle.

Responsabilité culturelle d'abord

Une question émerge, me semble-t-il, et de manière accrue : comment ce que nous découvrons, ce à quoi nous avons accès de façon désormais quasi illimitée et dans tous les domaines, peut-il contribuer à une véritable éducation des personnes ? Cette recherche solidaire du sens est de plus en plus soumise à l'épreuve de l'émiettement et du cloisonnement des connaissances. Pouvons-nous, à l'échelle plus réduite de nos régions, être, à tous niveaux de formation et de recherche, partenaires dans un même projet humaniste qui résiste de toutes ses forces à une soumission des personnes aux logiques souvent impitoyables de la productivité ?

Les développements scientifiques et technologiques, les nouvelles données de l'économie et leurs conséquences sociales ne peuvent être dissociés des exigences éthiques et de la vie concrète des hommes, des femmes et des jeunes de demain. Il est temps d'unir, dans les faits plus que sur le papier, formation, éducation et culture tant il est vrai que celles-ci, en leur véritable définition, intègrent tous les courants, les mouvements et transformations de notre société.

Nous gagnerions, tout en assumant sans réserves les progrès les plus fulgurants de ces dernières décennies, à nous souvenir que dans l'Antiquité - et le grand Platon en est une figure emblématique -, la vie de la cité ne dissociait pas la philosophie de la politique pas plus qu'elle ne concevait une véritable pédagogie sans qu'elle articule la rhétorique et l'esthétique, le tout sur fond de questions religieuses.

Si nos académies sont des lieux de mémoire, c'est une mémoire d'avenir. En ces lieux qui sont traditionnellement de véritables plate-formes - ou pour reprendre un terme cher aux premières

universités, des collèges de compétences et de disciplines -, nous pouvons porter le souci et honorer cette approche à plusieurs voix, d'un nouveau type d'éducation pour les générations présentes et à venir. Il n'y a d'ailleurs là que fidélité à l'histoire de notre peuple et de cette terre qui a vu se lever, parfois en nombre et en même temps, des hommes de lettres, des savants, des poètes et des politiques.

Parler de responsabilité culturelle, c'est nous donner les moyens de rendre plus concrète encore cette solidarité humaine, cette union et cet échange de tous les dynamismes qui traversent plus que jamais nos sociétés. D'autant plus qu'elles sont aujourd'hui marquées par de lourdes inquiétudes ou affectées par d'éprouvants déséquilibres.

Responsabilité artistique ensuite

Elle est bien évidemment liée à ce que nous venons de dire mais je voudrais particulièrement insister sur ce point. La recherche du sens se réalise aussi par les sens et tous les sens. Et c'est bien ici que peut être située la réalité de l'art dans l'immense diversité de ses formes et de ses expressions. L'art qui, en sa définition radicale, couvre tous les champs de l'existence et, de plus, les interroge sur leur finalité en ouvrant sur la structure symbolique du monde. L'artiste est, quelles que soient les turbulences ou les exaltations de sa vie, le témoin d'une recherche ininterrompue. Il appartient - comme le mystique et parce qu'il a une dimension mystique, même s'il n'est point nécessairement religieux - à la race des désinstallés, de ceux qui n'ont pas de demeure fixe sauf celle de leurs rêves ou de leurs projets. L'artiste est un projeté. Seul compte pour lui l'avenir. Il n'a de cesse de dire ce qu'il voit et ce qu'il voit à travers. Or dire, c'est avant tout se mesurer à l'infini. Nous vivons un temps où se développent, de manière fulgurante, les moyens et les nouvelles technologies de communication et nous courons le grand risque de mettre la technique au service de la répétition et de la performance exponentielle des bouclages alors que seules les ruptures et les brèches, par où souffle l'esprit, nous permettront d'avancer vraiment. Car l'absolu est irréductible. Et l'art nous dit autre- chose que la maîtrise de la matière ou de l'esprit. L'art est respiration de l'être profond. Il est recherche incessante et même lorsqu'il utilise des voies conventionnelles, c'est pour les conduire au-delà.

Comment ne pas évoquer alors ce que j'appellerai sans hésiter le rôle humanitaire et social de l'art en soulignant un évident paradoxe : si l'activité des artistes, en effet, a toujours traduit, dans la grande diversité de ses expressions, les palpitations, les transformations et même les zones les plus secrètes de l'évolution des sociétés, elle a été considérée, de fait, comme un facteur de second ordre dans les grands processus de développement. Il ne peut être question de revendiquer pour tous les secteurs de la création artistique un rôle

identique à celui joué par les laboratoires et autres organes de recherche, d'élaboration et de décision de la vie politique ou économique. Pourtant, n'y aurait-il pas à plaider en faveur d'un véritable partenariat entre l'art et les autres domaines de connaissance et de recherche, dans le cadre de cette responsabilité éducative globale qui sera demain, et davantage encore, notre mission commune, à tous niveaux de réflexion et d'initiatives de la société ? Dans l'acte créateur de l'artiste se concentre toute la densité spirituelle de l'homme articulant aux tréfonds de lui-même intuition de la vérité et passion de la liberté. Je songe entre autres à l'engagement de tant d'artistes, particulièrement les poètes, figures de résistance face à tous les régimes d'oppression, de dictature et le soin mis par les totalitarismes de tous bords à étouffer ou à supprimer la liberté culturelle considérée bien souvent comme une menace et un danger.

Cela, parce que l'acte créateur, lorsqu'il n'est point déterminé par des intérêts idéologiques ou partisans, plonge ses racines dans les zones les plus secrètes de la nature humaine. Là où prend naissance l'indestructible volonté de s'arracher aux dédales tragiques et obscurs du mal, du malheur, de la misère ou de l'effroi, pour nous conduire, hors des logiques de la mort, sur une autre rive, déjà atteinte, où l'on peut goûter une saveur d'existence illimitée. Nous sommes alors aux antipodes des logiques mondaines ou des absurdes dialectiques de domination. Et l'artiste est livré, de par son propre fait, à une sorte de combat où il apparaît dans sa fragilité et sa solitude, seulement manifesté, face aux cuirasses des puissants de ce monde, par le souffle de régénération et l'audace qui l'habitent.

C'est le lot quotidien de tout créateur et de ceux qui acceptent l'enfantement difficile que représente une œuvre, même en apparence la plus modeste. L'artiste est souvent, par vocation, un exilé social dont l'isolement n'est en rien compensé par les congratulations d'un jour ou les honneurs éphémères dont il est l'objet et qu'il ne peut que comparer à la nudité de son œuvre dont la finalité n'est pas de durer dans le temps des hommes mais de contribuer, à un moment donné, à indiquer un autre temps, un autre espace, une autre lumière. La mission de l'artiste se déploie, par triple nécessité intérieure de contemplation, de silence et de liberté, hors des sentiers où se joue trop souvent la comédie humaine. Loin des concurrences ou des luttes fratricides qui jalonnent fréquemment les allées du pouvoir. Loin des vues à court terme et des projets réducteurs. Loin des dogmes figés d'une esthétique repliée sur elle-même ou des succédanés de la beauté.

N'oublions jamais que tout être humain est structurellement un créateur avant d'être un exécutant ou un répétiteur. Il est ouvert - même lorsqu'il n'a pas toujours les moyens de l'exprimer - à cet univers invisible mais réel des grands symboles dont la libre

ordonnance au plus profond de lui-même lui permet de ressentir et de dire ce qu'il est, d'une manière unique.

L'art, pour reprendre une expression du dominicain Bernard Bro, « devient, hors de tout intérêt factice, ce qu'il est réellement : le révélateur privilégié de l'existence spirituelle de l'humanité. Il s'agit d'amener à pressentir une quatrième dimension, celle qui conduit aux portes de la mort, certes, mais autrement qu'une drogue qui endort. Il ouvre sur un ailleurs. Il ne laisse pas en paix qu'il n'ait provoqué à la recherche d'un visage, celui qui ne ressemble à aucun autre. » Et il ajoute en parlant de l'art contemporain : « Est-il loin de l'énigme, du paradoxe ou de la provocation du Buisson ardent ? Il brûle mais ne se consume pas. Il effraie mais il attire. Il éclaire mais maintient à distance. Il éveille mais ne se laisse pas posséder. Il rend visible, il révèle mais c'est pour introduire plus profondément dans l'interrogation. »

Comment ne pas évoquer ici, avec une particulière intensité, la musique qui a joué jusqu'à ce jour un rôle essentiel dans ma vie, y compris dans ma vie spirituelle ? Une autre forme de prière, une adhésion à Dieu au-delà du verbe humain. Elle a toujours été, même aux heures les plus difficiles, un temps et un lieu d'expression des violences intérieures, mais aussi de la paix retrouvée. Je ne puis oublier cette nuit où, à un moment de particulière turbulence, je me suis mis au clavier que je n'ai quitté qu'aux premières lueurs de l'aube en ayant retrouvé la paix.

La musique nous plonge au cœur même des palpitations du monde. Elle y révèle, jusqu'en ses tensions extrêmes, la permanence d'une beauté et d'une authentique grandeur. Dans sa symbolique profonde, elle évoque les rythmes fondateurs. Elle est l'instant et la durée, elle traduit la douleur et la joie, elle dit l'interruption et le franchissement, le simple et le complexe, la rupture et la naissance. Elle est le battement du cœur mystique de l'humanité et devient, si nous le voulons, un facteur de rassemblement et de communion. En écoutant la *Cantate 51* ou la *Fantaisie et figue en sol mineur* de Bach, l'*Adagio du concerto pour clarinette* de Mozart - qui faisait pleurer Rubinstein -, les derniers quatuors à corde de Beethoven, le mouvement final de la *9 symphonie* de Mahler, le *Quatuor pour la fin des temps* de Messiaen, l'introït grégorien de la messe de Pâques ou les dernières improvisations de Michel Petrucciani, comment ne pas être conduit au plus profond et au-delà de soi-même ? Dans une logique d'amour et de dévoilement de la vérité. Témoins que nous sommes alors de l'intériorité du monde et du sens de toutes choses, possédant en elles-mêmes la trace de leur pérennité.

Et cela me conduit, tout naturellement, en forme de conclusion, à mon dernier point, celui de notre :

Responsabilité spirituelle

Ne s'agit-il pas ici de rappeler l'importance de cet acte d'amour évoqué en commençant, toujours à renouveler, et qui seul peut nous permettre de donner sens à nos innombrables et épuisantes quêtes. Je songe à ces paroles provocantes du philosophe Gaston Berger : « *Il n'y a que deux choses au monde qui comptent : l'intelligence et l'amour* »... Aucun élitisme en ces paroles mais comme un constat lucide échappant à nos visions pragmatiques et à court terme de la responsabilité, à quelque niveau qu'elle s'exerce.

Comme en écho, Pierre Teilhard de Chardin disait : « L'Amour est la plus formidable et la plus mystérieuse des énergies cosmiques... Socialement, on feint de l'ignorer dans la science, dans les affaires, dans les assemblées, alors que subrepticement il est partout... » De combien de véritables progrès serions-nous capables si nous en prenions conscience... ?

Parmi tant de lieux qui favorisent aujourd'hui les échanges et les débats d'idées mais ne conduisent souvent qu'à des juxtapositions de points de vue, pourrait-il y en avoir certains qui permettent de donner un cœur à la pensée, ce supplément d'âme évoqué en d'autres circonstances mais qui traduit bien ce dont nous manquons le plus ? Depuis les origines de l'humanité, les grandes sagesse se sont toutes croisées sur ce point, qu'elles soient philosophiques ou religieuses. Le mystère de la nature humaine demeure et chacun essaie de le percer à partir du lieu et de la tradition qui sont les siens. Mais s'il est un trait commun par lequel nous nous retrouvons tous, c'est bien le désir profond, la soif intérieure, la volonté fut-elle enfouie sous des gravats de préjugés ou de protections, de mieux vivre et de mieux être. Or, pour reprendre les expressions de l'écrivain Maurice Bellet : « *Le monde présent est celui de l'explosion continue. Avec des contrastes saisissants. Abondance et dénuement, liberté et servitude, mondialisation et solitude, règne de l'efficace et triomphe du fantasme. Couronnant le tout, ce que nous nommons économie, où le désir de puissance et de jouissance a pris le relais de toutes les instances, antiques et modernes, qui voulaient donner sens.* »

Il nous faut un nouveau souffle et nous sommes à la mesure de ce défi géant... Un défi qui provoque notre courage et nos capacités de résistance, d'ouverture et de réconciliation. Capacité d'aborder les nouvelles questions qui se posent à notre temps par leur plus grand angle et non pas leurs seules logiques formelles.

Vous me permettrez, du lieu où je parle, de laisser quelques instants la parole à saint Paul dont j'ai souvent pensé que les conseils qu'il donnait aux premières communautés chrétiennes ne furent pas étrangers à ce qui constitua l'héritage spirituel de notre Occident : « C'est à la liberté que vous avez été appelés... marchez sous l'impulsion de l'Esprit (Gai 5, 13-16) [...] Vivez en plein accord, ayez un même amour, un même cœur, recherchez l'unité, ne faites rien par rivalité, rien par gloriole, mais rivalisez d'estime mutuelle et

avec humilité considérez les autres comme supérieurs à vous. Que chacun ne regarde pas à soi seulement mais aussi aux autres » (*Ph 2, 2-4 ; Rm 12,10*).

Nous avons à cet égard une responsabilité réciproque qui ne peut évacuer la nécessité de nous considérer chacun par notre plus grande dimension et dans cette part d'originalité qui confère à toute vie, en-deçà et au-delà de ses apparences ou de ses fragilités, un caractère irremplaçable. Il m'arrive souvent de citer ces paroles de Denys de Rougemont : « *Tout être au monde le plus déshérité soit-il, possède en lui-même sa chance immédiate de grandeur.* » Comment comprendre cela sinon par l'irréversible capacité qui est la nôtre de donner à l'amour sa plus grande amplitude, dans tous les domaines possibles de nos projets, de nos engagements et de nos résistances aux forces de mort et de dislocation morale ? Où pouvons-nous commencer à le vivre sinon ici même, à l'échelle de nos communautés de conviction, en faisant fructifier l'héritage transmis par nos aînés.

Nous ne pouvons certes pas ignorer, en rappelant cela, combien les conjonctures économiques et sociales paralysent souvent, découragent même, les plus ardentes initiatives. Mais, dans ces contextes où nous menacent la résignation ou la peur de l'avenir, notre regard doit franchir les zones d'angoisse et de désarroi pour fixer un horizon accessible et discerner à travers les perspectives voilées de l'avenir le chemin d'un véritable progrès, indissociablement humain et spirituel.

Pour cela et en vue de cela, des solidarités nouvelles peuvent s'affirmer. Le sceau de notre Académie prend, en ce sens, toute sa valeur : « *Major ab unitis virtus* », que l'on pourrait traduire par : Il n'est pas de plus grande force que d'être unis. Notre Béarn, dans l'alliance de toutes ses ressources d'esprit, de culture et de cœur, peut devenir ce qu'il est depuis si longtemps : « *ue tèrre d'espèr débat u cèu de luts* », une terre d'espoir sous un ciel de lumière...